



Nicolas Mathieu

LE CIEL OUVERT

Dessins d'Aline Zalko

ACTES SUD

Nicolas Mathieu

**LE
CIEL
OUVERT**

Dessins d'Aline Zalko

ACTES SUD

“J’appartiens sans retour
à cette sombre nuit
qu’on appelle l’amour.”

Victor Hugo

Je ne sais plus quand j'ai commencé à écrire sur Facebook. Vers 2008 je crois. Et mon premier post Instagram doit dater de 2012. Depuis, j'en ai publié plus de mille quatre cents. Mais à partir de 2018, j'ai commencé à écrire là des messages qui n'étaient destinés qu'à une seule personne. Une femme, qui n'était pas libre. Ces textes peuvent se lire comme des billets cachetés que je lui adressais et où je glissais par surcroît, comme une friandise, l'attention que d'autres allaient leur porter. Je lui disais je pense à toi, tout le temps, je te veux, tes mains, ton cul, tes baisers, ton temps, ta nuit, je te veux et tu n'es pas là. Je présumais la fin de notre histoire, je rêvais de la suite, je ressassais les trois ou quatre mêmes idées fixes, l'absence, le besoin, le secret, notre joie malgré tout. Surtout, je lui disais regarde comme je t'aime : on t'envie.

Car par le ciel ouvert de notre correspondance, les regards de lecteurs inconnus venaient amplifier notre histoire, ils l'ouvraient sur un dehors qui contredisait heureusement

notre clandestinité. Ces textes que j'écrivais dans mon coin, seul, inquiet, enragé à lui plaire, ces textes destinés à cette femme qui m'était disputée par un autre, par une famille, un job, des responsabilités, des journées où j'avais si peu de place, ces textes furent ma ruse, mon vrai don et un défi. Ils attestèrent notre existence aux yeux du monde. Ils lestèrent cet amour du poids de tous les yeux qui se portaient sur lui. Ils firent donner toute la lumière possible sur cette ombre à laquelle nous étions réduits.

Les écrivant, j'inventais aussi l'amour entre nous, j'ouvrais comme toujours le laboratoire des romans, dressais les éprouvettes où distiller le vécu, condenser la substance des histoires futures. J'étais cette machine à fiction qui mue la fugue en destin. Chaque mot eut son rôle à jouer dans cette légende à venir. Je cherchais encore à briser un peu de ma solitude, quand j'étais un amant enfermé tout seul chez lui et que je supputais l'horrible existence de l'autre, loin de moi, avec un homme qui n'avait pas mes traits, quand j'étais un voyageur coincé dans une chambre d'hôtel, dans un autre train, dans un autre aéroport, quand j'étais un patient à l'hôpital, ton mec qui ne sait pas l'être, un père, un fils, tous ces rôles successivement intenable, notre comédie.

Dans cette histoire, nous n'avons brûlé aucune étape. Se découvrir, se perdre, se maudire, nous rabibochoer. Nos cœurs furent versatiles. Nos heures comptées. Mais des chambres

d'hôtels, des plages et des nappes de restaurants, nos maisons et des amis pourraient témoigner de nos plaisirs et de la joie malgré tout. Nous avons été jaloux, meurtris, maniganceurs et malintentionnés. Nous avons beaucoup bu, beaucoup fait l'amour et peu dormi en définitive. Nous en avons aimé d'autres, nous nous sommes souvent manqués. Pas mal de larmes, de rigolades, de somniers maltraités, des textos par milliers dont il ne restera rien, des Noël's avec et sans, des vacances pareilles, du poids qu'on perd et qu'on reprend, des ultimatums et des promesses, tout l'éventail. Reste que nous avons vécu. Des dizaines de textes témoignent de ce sort magnétique, notre cours commun et hachuré, ces droites adjacentes qui finalement ne se seront pas confondues.

À tout relire, je retrouve la succession des saisons, la douleur et l'excitation des débuts, l'ennui du jour le jour, les tournées, les villes entrevues, quelques autres obsessions, la mer, le désespoir, la rage, le bonheur intenable, des dîners, nos enfants, la boisson, des gueules de bois, des heures au lit et des heures à attendre, les étés revenus, à force tout s'empile et, dans ces blocs de phrases qui furent semés sur cinq ou six ans, où tout se répète jusqu'au vertige, je retrouve tout simplement nos vies et cette histoire qui de part en part les traverse. L'ensemble qui est notre douleur et fut notre occasion.

Ces textes furent aussi écrits pour poursuivre cette guerre au cours des choses qui m'occupe depuis l'adolescence, en figeant le mouvement de l'horloge, en muant en mots l'inferral trafic de sentiments, d'impressions et d'images qui nous

traversaient. Au fond, la vie est presque toujours au-dessus de nos forces. Et partant de là, écrire n'aura été pour moi que la tentative de tenir bon, de ralentir un peu l'imminence de la dernière vague. C'est bien ce geste que j'ai tenté, un jour après l'autre. Mais ce mouvement si personnel, je ne l'ai pas accompli dans le désert. Écrire est toujours revenu ici à exprimer un sort qui ne m'appartenait pas en propre, à détourer dans la brume des situations et des affects une silhouette dans laquelle d'autres pourraient se retrouver, une place qui serait aussi la leur, où ils auraient enfin les mots pour le dire. Une voix a toujours un devenir collectif et en cela, la littérature est fatalement politique. Voici pourquoi cette histoire d'amour, si singulière et semblable aux autres, emporte avec elle une visée qui dépasse de beaucoup ses seuls protagonistes.

En concevant ce recueil avec mon éditrice Emmanuelle L  , nous sommes bien partis de cette ligne de feu qui va des éphémérides d'une passion, des fragments d'un corps qui aime, vers la possibilité d'un dehors, d'une assumption vers davantage. Sans cesse, on y entend la même voix qui ressassé : Est-ce tout ? N'y a-t-il que   a ? Si peu de vie, si peu de temps, si peu de souffle ? Et ma force, n'est-elle bonne qu'à cela ? La mélancolie est ici la manifestation d'une résistance, une plainte qui est aussi de révolte. Car derrière la sérénade, la voix de celui qui aime est toujours une objurgation à mener une existence qui s'achemine vers son

intensité maximale. En composant notre livre, avec les dessins d'Aline Zalko, ses couleurs et ses incendies, en y mettant un ordre, en y organisant des systèmes d'échos, de correspondances, en dégageant ces motifs qui sont comme des signaux sur une piste d'atterrissage, la nuit, quand le ciel ne se distingue plus du sol, nous avons ambitionné de réveiller ces puissances qui en chacun ruminent, ce sentiment qui parfois le matin nous prend à la gorge et nous fait dire, dans notre voiture ou face au miroir, les yeux mouillés et les lèvres pâlies : Bordel, ma vie n'aura-t-elle été que cela ? La certitude de l'amour fut pour nous le signe avant-coureur d'une insurrection intime. Dans cette poitrine qui déborde, nous aurons trouvé la preuve que l'existence qui nous est faite ne suffit pas, qu'il n'y a plus lieu d'être sage, que nous voulons tout, et tout de suite. Nous avons rêvé d'ouvrir grand le ciel par-dessus le toit.

Vrai, ce faisant, nous ne nous sommes pas montrés modestes. Et c'est dans cet effort de composition que la possibilité d'un poème est née, ténue et pourtant là, et qui, au-delà du récit, de la chronologie des événements, serait la tentative de rendre, par le frôlement des impressions, la profusion des détails et le chant spécial d'une langue, un peu de ce qui gronde en nous à l'épreuve du monde. Le poème, c'est lui, ce rapport équivoque et confus qui atteste l'existence de ce qui mourra. C'est toute la vérité dont notre peau est capable. C'est aussi cette déclaration de guerre : de ce monde, de cette vie, de ce temps, je veux ma terrible part. Rien n'y fera.

Ce livre, je l'ai donc conçu, avec certaines complicités, comme une machine infernale rassemblant les pièces éparses de ces émerveillements, de ces détresses, de tout le flux d'expériences et de sentiments qui m'ont traversé et ne m'appartiennent plus. S'y adjoignent les ébahissements du voyage, le cœur fendu d'être père, fils, d'être en proie aux choses. Et mettant au point ce projectile, j'ai rêvé comme à chaque fois de la lectrice ou du lecteur qui dirait : Oui, c'est bien moi, c'est bien ma peine et ma joie, mon histoire et notre affaire à tous ; voilà comme on nous accable et comme je veux exister à toute force. Ce cri qui ouvre le ciel, ce temps qu'on ne me prendra pas, ce sont les miens. Oui, partant de ce seul amour, je veux croire qu'il est possible de constituer les alliances et de forger les armes d'une bataille qui n'aurait pas de fin. Mon cœur n'est pas à moi. Ce grand désir d'être qui partout se heurte aux mêmes disciplines, aux mêmes entreprises d'asservissement, ce pouls de bête en nous qui n'a sa place dans aucun tableau et ne consent à aucun calcul, ce grand foyer d'où sourd notre puissance, voilà le bien commun par excellence. Ce livre voudrait lancer un pont entre ce battement si personnel, le soupir d'un seul et le soulèvement de nos mains. Il voudrait être ce guetteur, instruit par le souvenir et par la peau, qui toujours clame un même mot d'ordre : Ne cède rien de ta joie.



À l'orée des grands incendies,
nous aurons au moins eu ça,
la bière, le sel et la pénombre
d'une chambre où l'on marche
pieds nus, nos veilles aux yeux
plissés et le petit matin
à trente-deux degrés déjà,
les draps qui claquent
dans le vent dehors
et le bleu de la mer,
nos engueulades et la
catastrophe de tes reins.
C'est assez de souvenirs
pour dix romans
et nos deux vies.

18,50 € TTC France
978-2-330-18549-7



9 782330 185497

